

La mémoire est aussi un fétiche

PAR KAMEL DAOUD

Pourquoi l'ouverture d'archives françaises sur la guerre d'Algérie ne provoque pas l'enthousiasme des historiens et de la galaxie postcoloniale au « sud ».

A quoi sert d'ouvrir des archives de guerre en France ? A faire émerger la vérité, sinon l'exactitude. Les générations à venir, de part et d'autre, ont besoin de s'alléger de ce fardeau. C'est le leitmotiv des attentes postcoloniales dans des pays comme l'Algérie vis-à-vis de la France, et une demande de vérité sur une époque, des comptes à rendre à propos de crimes commis par les uns et les autres. L'ouverture des archives est d'ailleurs un chapitre habituel dans le cycle sans fin des relations entre les deux pays. On en parle, on le promet, on l'oublie.

Depuis peu, cependant, un pas a été franchi par Macron, président né après le tumulte des décolonisations, dans l'affaire Maurice Audin. Il a demandé pardon à la veuve et vient d'ouvrir, par arrêté, les archives concernant ce cas. Audin, jeune mathématicien enlevé et tué en 1957, a cristallisé la question de la reconnaissance et de la mémoire, du crime et de l'oubli volontaire.

L'ouverture des archives Audin cette semaine aurait donc dû être saluée par les historiens, les militants et la galaxie du postcolonial. Le chroniqueur en a attendu un effet domino en Algérie, des réactions dans la presse, ou même officielles de vétérans ou de professionnels du souvenir. Il n'en est rien. Ni bruits ni fureurs. Pourquoi ne dit-on rien ? Pourquoi ne s'enthousiasme-t-on pas de ce pas franchi ? Pourquoi sur un cas aussi emblématique est-ce apparemment l'indifférence qui prime à Alger ? La réponse peut surprendre : l'ouverture des archives, depuis si longtemps demandée, s'est peut-être fétichisée. C'est-à-dire qu'elle est devenue non une demande dont on espère qu'elle sera exaucée, mais le moyen d'entretenir un certain discours.

Désenchantée, une rumeur circule en Algérie qui veut que l'ouverture des archives n'est pas du tout souhaitée par le régime et ses castes de vétérans. Ils craignent, dit-on, d'y lire un peu la biographie cachée, les erreurs de jeunesse

mais aussi une vérité qui ternit le récit mythifié des anciennes gloires et des faits d'armes. Les archives françaises sur l'Algérie ont presque le rang de secrets du Vatican et, selon cette voix médisante, leur ouverture ne bénéficiera en rien à l'hagiographie nationale d'une génération. Autant les garder fermées et faire témoigner seulement les morts qui ne disent rien. C'est peut-être vrai, peut-être exagéré.

Mais peut-être faut-il chercher ailleurs la vraie raison. Il est facile de constater, lorsqu'on ne se sert pas du déni comme armure, que le discours postcolonial, sa vigueur et sa rente dépendent également d'une vérité et d'une réconciliation

remises sans cesse à plus tard. Avec le temps, il est parfois plus confortable de réclamer une réparation que de l'obtenir. Les archives d'Audin ou d'autres en deviennent plus utiles lorsqu'elles sont fermées plutôt qu'ouvertes au public.

Bien sûr, les historiens feront leur travail et les faits tomberont dans le domaine public, mais ce silence algérien, cette tiédeur n'en restent pas moins curieux, sinon révélateurs. Ils laissent entrevoir ce que sont devenus aussi le postcolonial, ses demandes et ses avocats (pas tous) : un arrangement avec soi. Les archives fermées au nord dispensent de faire ce

travail avec sa propre Histoire au sud, de porter la responsabilité de son présent. On y perpétue le bénéfice d'une situation de victimes éternelles. Et quand elles sont ouvertes, il devient plus urgent de l'ignorer.

Dans « Pity », un film grec de Babis Makridis, un homme pleure sa femme plongée dans le coma. Il provoque la pitié, se complait dans cette compassion. Sa femme se réveille, et, d'un coup, il perd l'attention de son entourage, le sens nouveau de sa vie. La suite ? Une tragédie, car l'homme finit par commettre des crimes afin d'entretenir son chagrin et de donner un sens à la (fausse) vie qui va avec. Son chagrin devient sa passion.

Il en est de même, parfois, de nous au « sud » ■



ILLUSTRATION : DUSAULT POUR « LE POINT »

Les archives fermées dispensent d'interroger sa propre Histoire, de porter la responsabilité de son présent.